



HAL
open science

Introduction : Luther, créateur de la langue allemande ?

Delphine Pasques

► **To cite this version:**

Delphine Pasques. Introduction : Luther, créateur de la langue allemande?. Nouveaux Cahiers d'Allemand : Revue de linguistique et de didactique, 2018. hal-02498583

HAL Id: hal-02498583

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02498583>

Submitted on 4 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Delphine Pasques
Sorbonne Université

Introduction :
Luther, créateur de la langue allemande ?

Il n'est pas rare d'entendre affirmer, même dans un contexte universitaire, que Luther a créé l'allemand, et qu'avant lui on ne peut pas encore « véritablement » parler de langue allemande. Différentes croyances se cachent derrière ce « véritablement » : certains pensent que Luther aurait créé *ex nihilo* l'allemand, tandis que d'autres limitent son œuvre créatrice à l'allemand standard. D'autres encore s'interrogent (à juste titre) d'une part sur la possibilité même, pour un seul homme, de créer une langue ; d'autre part sur la/les langue(s) qui aurai(en)t été parlée(s) avant Luther. On oublie souvent que Luther n'a pas été le premier traducteur de la Bible en allemand. Ces questionnements, qui plaident pour l'enseignement de l'histoire de la langue dans le supérieur, donnent une idée des représentations associées à la figure de Luther, sorte de point de repère très lointain et manifestement précédé de ténèbres (pas seulement linguistiques). Alors que l'année Luther battait son plein, en 2017, cette figure occupait tellement le devant de la scène culturelle allemande que les étudiants germanistes en semblaient confortés dans leurs croyances : c'est donc bien ce Luther qui a inventé religion, langue, culture, en un mot : l'identité allemande. D'où la nécessité de faire le point, du moins au niveau linguistique, sur les apports de Luther tels qu'on peut les estimer aujourd'hui.¹

L'intitulé de la journée d'études, dont les actes sont publiés dans ce recueil, cite sous la forme d'une question rhétorique l'affirmation si souvent entendue en cours : « Luther, créateur de la langue allemande ? ». Il s'agissait de dresser un bilan des apports de Luther, ainsi que des héritages dont il s'est inspiré, aux différents niveaux de l'analyse linguistique. Les collègues historiens de la langue allemande qui ont participé à cette entreprise ont chacun choisi un axe d'étude (orthographique, morphologique, lexical, syntaxique ou rhétorique), en vue de se prononcer sur ce qu'on a coutume d'appeler « le génie linguistique de Luther ». Deux contributions sont également consacrées à la réception, très fluctuante selon les époques, de la « langue de Luther » - pour autant qu'elle existe.

¹ Marie-Thérèse Mourey organisait la même année un colloque consacré plus largement aux héritages religieux, politiques et culturels de la réforme (« La Réforme 500 ans après : quel héritage pour l'Europe ? »).

Avant de présenter ces contributions, qui mettent en perspective la langue de Luther avec celle de ses contemporains, de ses prédécesseurs proches ou de ses successeurs plus ou moins lointains, il m'a semblé opportun de rappeler que pas moins de cinq cents ans *avant* Luther, un autre « génie linguistique » a beaucoup œuvré pour la langue allemande. Il s'agit de Notker Labeo (« le lippu »), rebaptisé dès le Moyen Âge Notker Teutonicus en raison de la qualité de ses traductions du latin vers le vernaculaire (à savoir l'alémanique, dialecte haut-allemand). C'est notamment sa traduction et son commentaire de l'intégralité des psaumes, achevés vers 1020, dont on fêtera donc bientôt le millénaire, qui a connu un immense succès au Moyen Âge. Mon propos n'est pas de présenter une étude contrastive des innovations linguistiques des deux « génies » en question. Je limiterai les remarques qui suivent au lexique, et plus précisément à la mise en regard de quelques innovations lexicales observables chez Luther et/ou chez Notker. Il s'agit d'illustrer, à partir de quelques exemples, que Luther n'est pas le premier locuteur germanophone à avoir « travaillé » sa langue maternelle pour en donner le meilleur au niveau lexical.

Rappelons pour commencer l'altérité radicale des situations d'énonciation des deux locuteurs qui nous intéressent. Notker s'adresse aux élèves en théologie du monastère de Saint Gall. Son objectif est d'assurer la meilleure compréhension possible de la parole de Dieu telle qu'elle est exprimée dans les psaumes, et d'en faire passer une interprétation fidèle à celle de Saint Augustin. Soulignons que Notker fait œuvre de pionnier : s'il ne s'agit pas de la toute première traduction en allemand d'un texte biblique,² il reste cependant encore énormément à créer et à améliorer, notamment au niveau du lexique, et c'est par ailleurs la première traduction suivie d'un livre de l'Ancien Testament.³ Précisons enfin que deux locuteurs ont contribué à l'élaboration du lexique dans cette œuvre : Notker pour les lexèmes en corps de texte, et un glossateur non connu, pour ceux situés dans l'espace interlinéaire.⁴

Luther quant à lui s'adresse non pas à des moines ou futurs moines, mais au public le plus large possible - situation inimaginable au XIe s. Luther, qui veut mettre la Bible à disposition du plus grand nombre, peut s'appuyer sur des siècles de tradition écrite de l'allemand, dans des domaines très variés, et procéder à des comparaisons systématiques des différentes traductions de la Bible réalisées avant

² Plusieurs œuvres majeures ont précédé la traduction de Notker : le traité d'Isidor en ancien-haut-allemand (vers 800), qui cite quelques passages de l'Ancien Testament ; l'évangile de Saint Mathieu dans les Fragments de Monsee (vers 800), l'Harmonie des évangiles de Tatian (830) et celle de Otfrid (860), pour le Nouveau Testament.

³ La traduction la plus ancienne des psaumes dans une langue germanique est celle réalisée par le roi Alfred, en vieil anglais, à la fin du IXe s.

⁴ On a longtemps tenu ce glossateur pour Ekkehart IV., élève de Notker, mais cette hypothèse n'est plus d'actualité (cf. Kössinger *et alii*, 2015).

lui. On ne s'étendra pas ici sur la démarche philologique, tout à fait caractéristique de l'entreprise luthérienne, mais on retiendra que cette démarche diffère fondamentalement chez les deux locuteurs : Notker, qui parlait le latin couramment, n'a sans doute pas maîtrisé le grec, et ne connaissait pas l'hébreu, alors que Luther maîtrisait ces trois langues dites « sacrées », et s'entourait des plus érudits philologues de ces langues. A la différence de Notker, Luther n'a pas traduit depuis la Vulgate (ou du moins pas seulement), ce qui impose la plus grande prudence pour tout essai de comparaison. Enfin, il faut aussi tenir compte des évolutions dans la définition même de l'activité de traduction, entre le XIe et le XVIe s. : traduire, au début de cette période, c'est encore tout à la fois rendre le texte source compréhensible, et l'interpréter – alors que les humanistes développent une conception moderne de la traduction, qui présuppose une relation d'équivalence entre le texte source et le texte traduit.⁵ L'altérité radicale des situations d'énonciation, des buts et des méthodes étant posée, tentons de mettre en regard l'activité de création lexicale chez ces deux locuteurs.

calvaria

Considérons pour commencer une création lexicale traditionnellement attribuée à Luther (cf. Besch 2014 54),⁶ la forme *schedelstett* 'calvaire', littéralement 'lieu du crâne', utilisée pour désigner le mont Golgotha. Il s'agit d'une traduction du latin *calvaria* 'lieu du crâne'.⁷ Dans le Psautier du XIe s., quatre créations lexicales sont proposées par le glossateur pour rendre *calvaria* :

	<i>cháló bérg</i>	<i>chála kibilla</i>	<i>hoûbet kibilla</i>	<i>perichkibilla</i>
sens littéral	'montagne chauve'	'crâne chauve'	'crâne de la tête'	'crâne de la montagne'
références	Ps.46,1	Ps.41,1	Ps.43,1	Ps.105,19

Pourquoi quatre innovations lexicales, au sein d'une même œuvre, et qui plus est toutes construites à partir de la même image du crâne ? Aucune fonction, ni didactique, ni rhétorique, n'a pas été mise en valeur dans le choix de ces composés, qui s'inspirent tous indifféremment de l'étymologie d'Isidore.⁸

⁵ Ce sont les traductions de Niklas von Wyle, depuis le latin vers l'allemand, qui sont considérées comme les premières traductions « au sens moderne ». Réalisées à partir de 1461, elles sont imprimées en 1478 sous le titre bien choisi de *Translatzcion oder Tütschungen* (cf. Wortsbrock 1999).

⁶ Je précise « traditionnellement » parce qu'il est souvent difficile de déterminer quelle est la toute première occurrence d'un lexème donné, qu'il soit simple ou complexe. Besch affiche la même prudence lorsqu'il évoque ces créations attribuées à Luther (« vermutliche Neubildungen Luthers », 2014 : 54).

⁷ Le latin « traduit le gr. κρανίον 'crâne' lui-même trad. de l'araméen *gulgoltâ* 'crâne' et aussi 'sommets, citadelle' (transcrit par le gr. Γολγοθά), nom donné à cette colline en raison de sa forme », <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3826983390>.

⁸ *caluaria ab ossibus caluis dicta, per defectionem* « calvaire et dit à cause des ossements chauves, par ellipse » (Isidore Etymologiae XI 1,27).

L'intérêt pour le glossateur était sans doute tout autre : il s'agissait de faire fonctionner les modèles de création lexicale, pour ainsi dire de « familiariser » la langue allemande avec l'innovation lexicale. Cette démarche illustre précisément la démarche de ces pionniers de la traduction.

On remarquera que deux modèles lexicaux sont représentés ici. Le premier est un modèle déterminatif endocentrique, avec un premier composant qui détermine le second, le tout pouvant être repris par le second composant (*chálo bérq* désigne bien un mont). C'est le modèle également employé par Luther (*schedelstett* désigne un lieu). Le second modèle est déterminatif et exocentrique : le premier composant détermine le second, mais le tout ne peut pas être repris par le second composant (*chála kibilla*, *hoûbet kibilla* et *perichkibilla* ont pour second composant *kibilla* 'crâne', mais c'est d'un calvaire et non d'un crâne qu'il s'agit). Il y a relation de contiguïté entre crâne et calvaire, le crâne étant présent sur le lieu – et le mont ayant par ailleurs la forme d'un crâne.

On observe donc un travail de création lexicale par analogie avec des modèles de composition. Que l'un de ces produits lexicaux trouve preneurs et s'impose par la suite était sans doute une préoccupation secondaire pour ces locuteurs créateurs de lexique. Preuve en est que Notker, contrairement au glossateur, ne traduit même pas *calvaria* : il emploie ce terme en latin dans le texte vernaculaire.⁹ Ce qui signifie qu'il supposait la traduction inutile, et le terme latin connu de ses récepteurs, élèves de son cours de théologie. Si le glossateur traduit, ce n'est pas pour rendre possible la compréhension, mais pour « dégrossir » le vernaculaire. La fonction de l'innovation lexicale est donc très différente dans le texte de Notker et dans celui de Luther ; mais des innovations (par analogie avec des modèles semblables) sont observables dans les deux corpus.

holocausta

Autre exemple de traductions multiples pour une même expression latine : celles de *holocaustum* 'sacrifice',¹⁰ terme employé pour désigner les sacrifices d'animaux effectués par les païens, dans l'Ancien Testament, ou bien pour désigner par anticipation le sacrifice du Christ, comparé à un agneau. Notker crée le composé *pránt ópher*, litt. 'sacrifice par le feu', qui est encore attesté chez Luther sous la forme *Brand opffer* (Ps.50,18). Il s'agit d'une des rares créations lexicales de Notker qu'on retrouve chez Luther, et même en allemand

⁹ Ce mélange de latin et de vernaculaire est très fréquent chez Notker. Sonderegger parle à ce sujet de *Mischsprache*.

¹⁰ En latin chrétien, *holocaustum* désigne un « sacrifice d'adoration dans lequel la victime offerte à Dieu est totalement consumée par le feu de l'autel (*Lév. I, 1-17; VI, 1-6; XXI, 17-25*) », gr. ὅλοκαυστον[...] de ὅλος 'tout' et καυστός 'brûlé' »,

<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1002709215>.

contemporain.¹¹ Notker propose une autre traduction, qui elle ne s'est pas lexicalisée : le composé *brénnefrúscinga* (Ps.50,21), litt. 'sacrifice animal par le feu', dans un contexte où lat. *holocausta* renvoie au sacrifice du Christ, comparé à un agneau. Le latin n'est pas traduit « mécaniquement » : la traduction rend compte d'une interprétation très poussée du texte latin. Le glossateur quant à lui propose encore deux autres lexèmes complexes, *al brand opher* (Ps.64,2) et *al ferbrénnopher* (64,3), litt. 'sacrifice qui brûle complètement' (pour rendre le latin *totum incensum*). Ces composés sont tous déterminatifs et endocentriques (les seconds membres *-opher* et *-frúscinga* peuvent reprendre le tout) ; il s'agit de variations sémiotiques sur la même image sémantique du sacrifice par le feu. Avec la volonté de la part de ces locuteurs créateurs de lexique de tester les possibilités de leur langue, de chercher le meilleur rendu possible. La traduction est par définition très créative, voire ludique – et pour cause : des pans entiers du lexique doivent être créés en ce début du XIe s.

Dans la Bible de Luther, bien entendu, on ne retrouve pas cette activité foisonnante de création lexicale, avec la co-occurrence de différents coups d'essai pour rendre une même expression latine. Mais si ces innovations concurrentes ne sont pas répertoriées dans les versions imprimées de la traduction luthérienne, qu'en est-il dans les manuscrits correspondants ? Il est possible que l'activité créatrice du traducteur soit mieux observable dans ce type de corpus (cf. le projet présenté par Christine Ganslmayer ci-après).¹²

pacifici

Autre création lexicale traditionnellement attribuée à Luther, la traduction de *pacifici* « ceux qui procurent la paix » (Mt.5,9) par *die friedfertigen* (cité par Besch 2014 : 54). Luther lui-même, dans une note marginale de la version de 1534, pointe la différence de sens entre *friedsam* 'pacifique', déjà en usage à son époque, et la création qu'il propose :

Die friedfertigen sind mehr denn friedsam / nemlich / die den fride machen fordern und erhalten unter andern / wie Christus uns bey Gott hat fride gemacht.

Il est fréquent, chez Luther comme chez Notker, qu'une création lexicale soit ainsi accompagnée d'un commentaire métalinguistique, sorte d'anticipation de la réception (et notamment des potentielles difficultés de réception). On reconnaît la démarche du professeur de théologie. La présence d'un tel commentaire constitue sans doute l'indice le plus fiable du caractère innovant de la forme linguistique proposée. Pour les états de langue très anciens, dont peu de manuscrits sont

¹¹ Cf. <https://www.duden.de/rechtschreibung/Brandopfer>.

¹² Christine Ganslmayer présente dans ce recueil un projet d'édition et d'étude des manuscrits de Luther. Je lui ai demandé si l'accès à la version manuscrite des psaumes que je cite était déjà possible; ce n'est malheureusement pas le cas, le corpus de ces manuscrits étant encore en cours de constitution.

parvenus jusqu'à nous, ce type d'indication métalinguistique est d'une grande valeur pour évaluer le caractère innovant d'une expression.

Dans le Psautier de Notker, deux traductions de *pacificus* sont proposées. L'une est *fridoman* 'homme de paix' (Ps.71,1), de la main du glossateur. Il s'agit d'un composé déterminatif endocentrique. L'autre, de Notker, est le groupe nominal *frídomáhhigen man*, traduction de *homini pacifico* (Ps.36,37). L'adjectif qui qualifie la base *man* peut être analysé comme dérivé en *-ig* du complexe [*frídomáhh-*] 'faire la paix'. Cette traduction correspond très précisément au sens de *friedfertig* tel que le paraphrase Luther dans la note marginale citée ci-avant (« den fride machen »).

labia dolosa

On peut également partir du texte de Notker et chercher si la comparaison est possible avec le texte luthérien. Soit par exemple le composé *trúge léfsa* (Ps.30,19) 'lèvres trompeuses', traduction de *labia dolosa*, création de Notker qui désigne par métonymie les injustes et les orgueilleux. Chez Luther, c'est un groupe nominal qui est proposé : *falsche meuler* - tandis que dans la version la plus récente de sa traduction (2017), on retrouve un composé, avec un second membre qui reprend la base du GN de Luther : *Lügenmäuler*.¹³ On pourrait comparer ces traductions dans toutes les versions disponibles de la Bible, on retrouverait cette hésitation entre forme syntaxique (GN avec adjectif) et forme lexicale (composé ou dérivé). Choisir une structure lexicale, et non syntaxique, c'est proposer une dénomination, qui présuppose l'existence de la représentation correspondante, et participe ainsi aux enjeux argumentatifs du texte.¹⁴

Il est fréquent qu'à un composé de Notker corresponde chez Luther un GN constitué du même matériel lexical. Le tableau suivant rend compte de manière synthétique de quelques-unes de ces oppositions de structure :¹⁵

Latin	Notker	Luther
Ps. 2,10 <i>qui iudicatis terram</i>	<i>lantrechtara</i>	<i>ir Richter auff erden</i>
Ps. 2,2 <i>reges terre</i>	<i>tie lánt chuninga</i>	<i>die Könige im lande</i>
Ps. 8,6 <i>pisces maris</i>	<i>mérefischa</i>	<i>die fisch im meer</i>
Ps. 9,17 <i>in operibus manuum suarum</i>	<i>an sîn selbes hánt uuérche</i>	<i>inn dem werck seiner hende</i>

¹³ *Die Bibel nach Martin Luthers Übersetzung*, revidiert 2017. Stuttgart : Deutsche Bibelgesellschaft.

¹⁴ Cf. Kleiber 1984.

¹⁵ Le latin de la Vulgate est donné à titre informatif ; il s'agit du texte source utilisé par Notker – mais Luther, comme déjà mentionné, compile de nombreuses sources, dans les trois langues sacrées.

Ps. 17,6 <i>Dolores inferi</i>	<i>héllo sêr</i>	<i>der Hellen band</i>

La comparaison de ces quelques occurrences pourrait laisser penser que Notker et son glossateur auraient plus systématiquement (plus librement ?) eu recours au modèle de la composition nominale que Luther. Mais la diversité des sources utilisées par les deux traducteurs complique considérablement toute comparaison. Notons que la même tendance a été observée, dans la comparaison que j'ai effectuée du psautier de Notker avec son adaptation au XIVe s. (cf. Pasques 2005). L'immense majorité des créations composées de Notker y sont remplacées par des GN qui emploient le même matériel lexical. On peut émettre deux hypothèses pour expliquer ces différences de choix structurels. D'une part le fait que pour Notker et son glossateur, la traduction nécessitait un tel effort de création lexicale qu'ils ont eu tendance à utiliser très régulièrement, parfois mécaniquement, les modèles de composition pour rendre le latin. D'autre part, ces mêmes locuteurs se trouvent au tout début de la tradition de traduction biblique, et sont donc encore peu tributaires de normes et d'usages en vernaculaire. Quasiment toutes les innovations semblent ainsi permises. Alors que Luther, à la fois aidé et contraint par des siècles de tradition écrite, est bien évidemment moins libre dans ses propositions d'innovations lexicales.

Ce tableau permet un autre faisceau d'observations. La comparaison du latin de la Vulgate et des innovations lexicales de Notker montre la liberté que se permet le traducteur par rapport à la langue sacrée qu'est le latin : cette liberté concerne le choix de la structure adoptée en vernaculaire, qui n'est jamais tributaire du latin. Qu'il s'agisse, dans le texte source, d'une proposition relative (*qui iudicatis terram*) ou d'un GN avec génitif postposé (par exemple *reges terre*), Notker fait le choix d'une construction parfaitement endogène, qui ne doit rien au latin : la composition nominale. Il privilégie ainsi la langue cible, c'est-à-dire qu'il cherche le rendu le plus idiomatique possible, qui puisse être compris par ses récepteurs sans qu'ils aient à recourir au texte latin. Or cette recherche d'idiomaticité, qui implique une prise de distance par rapport au mot à mot du texte sacré, afin de privilégier le rendu du sens et de faciliter la réception du vernaculaire, constitue également le cœur de la démarche du traducteur Luther.

La comparaison des deux créateurs de lexique ne sera pas poussée plus loin. Une étude systématique mettrait également en lumière de très nombreuses divergences dans les méthodes et choix de traductions lexicales, au sein de ces œuvres que cinq siècles séparent. Mon objectif est simplement de rappeler que Luther s'inscrit dans une tradition très longue, et que le lexique allemand ne lui doit évidemment pas tout. Après avoir insisté sur ce qui précède Luther, et montré

qu'il n'est en aucun cas le premier locuteur germanophone à chercher les meilleurs rendus possibles en allemand, il est temps de présenter les contributions de mes collègues, qui sont consacrées aux apports et héritages de Luther aux différents niveaux de l'analyse linguistique, ainsi qu'à la réception de cette fameuse « langue de Luther ».

Les deux premières contributions envisagent justement la question de la réception. Anna Balbach (Université de Münster) dresse un bilan de cinq siècles de jugements contrastés (« Schöpfer des Hochdeutschen oder Stümper und Phrasist? Wertungen über Martin Luthers Bedeutung für die deutsche Sprachgeschichte aus fünf Jahrhunderten »). Elle montre à quel point la réception de la langue de Luther est intimement liée à la confession : pour résumer, les sympathisants de la Réforme considèrent cette langue comme miraculeuse, alors que ses détracteurs y voient l'œuvre du Diable. Cette tendance n'a pas complètement disparu au XXe s. Rudolf Hoberg (Technische Universität Darmstadt) s'intéresse quant à lui à la réception des apports linguistiques de Luther à deux périodes : du vivant de Luther, et surtout de nos jours (« Wie wurden und werden Luthers Verdienste um die deutsche Sprache gesehen? »). Cette approche, davantage sociolinguistique, met le doigt sur la méconnaissance profonde de l'œuvre linguistique de Luther aujourd'hui, alors que son nom est dans toutes les bouches, et interroge les raisons de cet oubli.

Les quatre contributions suivantes sont consacrées à des aspects graphiques, syntaxique et/ou rhétoriques de la langue de Luther. Paul Roessler (Université de Regensburg) analyse l'emploi de signes de ponctuation, et notamment de la vigule, pour signaler la fin du champ initial (« Zur Vorfeldmarkierung in Lutherdrucken »). Il met en valeur de nombreuses continuités entre des usages modernes, considérés dans une perspective normative comme faux, et des hésitations déjà observables dans les corpus du XVIe au XVIIIe s., ou encore explicitées dans les grammaires. Les usages de Luther rendent compte des mêmes hésitations.

Mechthild Habermann (Université de Erlangen) s'intéresse au niveau syntaxique, dans une comparaison systématique des traductions de jeunesse avec leurs versions plus tardives (« Sprache im Wandel: Martin Luthers Septembertestament (1522) und die Ausgabe letzter Hand (1545) »). Elle montre les évolutions linguistiques, et notamment syntaxiques, qui sont observables du vivant de Luther, et nous invite à distinguer entre « différentes langues de Luther », selon la période considérée, les strates les plus anciennes correspondant régulièrement aux plus innovantes.

C'est au niveau rhétorique qu'est consacrée la contribution de Britt-Marie Schuster (Université de Paderborn), qui se demande si Luther innove autant qu'on

a tendance à le penser (« Martin Luther - (auch) ein Erneuerer der Rhetorik? »). L'invention de la rhétorique de la contestation, typique de cette période, est-elle vraiment son œuvre propre ? Dans une étude qui mêle sémantique et pragmatique, B.-M. Schuster montre la nécessité de distinguer entre l'œuvre religieuse et politique d'une part, et l'œuvre linguistique (et notamment rhétorique) d'autre part, afin de bien tenir à distance ces deux niveaux : que Luther ait été meneur de la Réforme n'implique pas nécessairement qu'il ait innové en matière de rhétorique.

La contribution de Michel Lefèvre (Université de Montpellier 3) est à cheval sur la syntaxe et la rhétorique (« Luthers revidierte Rhetorik. Die Auflösung binärer Satzgefüge und ihre Folgen am Beispiel zweier Versionen der Schrift *An den Christlichen Adel deutscher Nation* »). Il explique pourquoi les versions modernisées du texte de Luther sont souvent peu compréhensibles, voire porteuses de contre-sens: elles méconnaissent en grande partie la syntaxe de l'époque, rigoureusement binaire, l'unité syntaxique de base étant la période, comportant une protase suivie d'une apodose.

Les deux dernières contributions, consacrées à des corpus de Luther relativement peu étudiés, ouvrent des pistes pour de futures recherches. Thérèse Robin (Université Paris 12) insiste sur l'intérêt des corpus de sermons, dans une communication consacrée à Luther prédicateur : l'attention des linguistes et des philologues a davantage été retenue par ses traductions de la Bible, alors que ses sermons permettent d'observer des données différentes, et que l'étude contrastive de ces deux types de textes est d'un intérêt majeur. Christine Ganslmayer (Université de Erlangen) nous présente un projet d'étude des manuscrits de Luther, jusqu'alors très peu considérés, et jamais édités systématiquement (« Luthers Übersetzungsmanuskripte – eine Projektvorstellung »). Ce projet prometteur permettra de reconstituer très précisément les méthodes de traduction de Luther, et de bien distinguer les faits linguistiques qu'on lui doit de ceux hérités de son imprimeur. C. Ganslmayer montre, à partir de la présentation d'un cas d'étude, que l'analyse de ces manuscrits permettra de reconstituer les diverses strates de traduction, et ainsi de mettre à jour des variations d'ordre graphique, morphologique, syntaxique et sémantique.

Bibliographie

Besch, Werner (2014) : *Luther und die deutsche Sprache. 500 Jahre deutsche Sprachgeschichte im Lichte der neueren Forschung*. Berlin : Erich Schmidt Verlag.

Kleiber, Georges (1984) : Dénominations et relations dénominatives, in *Langages* 76, 77-94.

Kössinger, Norbert, Krotz, Elke, Müller, Stephan (Hrsg.) (2015) : *Ekkehart IV von Sankt Gallen*. Berlin, Boston : Walter de Gruyter.

Pasques, Delphine (2003) : *La composition nominale dans le Psautier de Notker : modèles et fonctions*. Thèse de doctorat, Paris IV.

Pasques, Delphine (2005) : Der Psalter Notkers und dessen jüngere Bearbeitung aus dem 14. Jh. : Was ist aus den Nominalkomposita Notkers geworden ?, in *Syntax Althochdeutsch-Mittelhochdeutsch*, hrsg. von Franz Simmler. Berlin : Weidler, 293-302.

Worstbrock, Franz Joseph (1999): Wiedererzählen und Übersetzen, in : Walter Haug (Hg.), *Mittelalter und frühe Neuzeit. Übergänge, Umbrüche und Neuansätze*, Tübingen, Niemeyer (Fortunea Vitra 16), 128-142.